

La barbarie de réflexion

Auteur Michaël La Chance

Publié : Paul Chamberland, En nouvelle barbarie. Essais, l'Hexagone, 1999, 185 p.

On est étonné, sinon parfois troublé, par l'aisance avec laquelle on entre de plain-pied dans cette pensée. Non qu'elle soit facile mais il semble que cette pensée nous accompagnait depuis longtemps, J'avais sans doute lu certaines pages de ce livre lors de leur publication dans *Possibles* ou dans *Liberté*, je ne m'en souviens plus, de toutes façon il ne s'agit que de quelques pages, cela ne peut expliquer que je puisse lire ce livre aujourd'hui avec le sentiment qu'il accompagne depuis longtemps, parce qu'il plonge au cœur de notre époque et aussi parce que ses idées recourent tout simplement les miennes, que l'on me comprenne bien, lorsque j'y retrouve des thèmes tels l'autisme, l'immonde, la perte du symbolique, l'âge de fer, etc. Comment expliquer cette familiarité : est-ce parce que nous partageons une même indignation ? Aujourd'hui l'indignation reçoit le plus souvent des formulations fautives, tandis que ce livre nous permet d'y voir plus clair, et surtout il donnera le courage à certains d'entre nous, dans leur effort de penser leur époque, de ne pas s'effondrer devant l'horreur. Car nous ne sommes pas seuls : ce que Seattle a démontré récemment.

La syncope du réel

Il faut préciser que ce livre n'est pas un réquisitoire contre la technique et la dureté du monde économique. C'est un livre d'écrivain dans la compagnie de Char et Rimbaud, de Hölderlin et Celan. Il y a en effet un défi poétique d'exprimer le travail de la négation, le travail sur la langue est essentiel au cheminement de la pensée. Ici point de formules toutes faites ou de tournures pamphlétaires, l'auteur ne nous quitte pas pour laisser les chefs d'accusation prendre le relais. Parce que ce dont il veut nous parler est plus proche de nous qu'il semblait. Aujourd'hui ce travail sur la langue est devenu rare, on croit qu'il suffit d'aligner les faits positifs. Tel et le discrédit de la culture que l'on tient coupable d'avoir tout permis, que l'on tient responsable de la faillite de l'esprit. Pourtant, comme nous le rappelle Chamberland, ne pas penser c'est travailler, malgré soi ... pour la non-pensée. Il importe donc de se réapproprier l'expérience contre l'hégémonie d'une idéologie du réel

La barbarie du siècle ce sont ses totalitarismes, ses fascismes, ses génocides, — mais c'est aussi la **barbarie quotidienne de la gestion généralisée**, de l'anesthésie médiatique. C'est l'indifférence envers le sort d'autrui et le mensonge qui remplit le vide, c'est aussi la perte de distinction entre le fantasme et l'acte quand l'ennui est source de violence, quand le vide appelle sa résolution mortelle. Un mérite de cette réflexion sera de ne pas accuser les médias de dissoudre la relation humaine : ils ne font toujours que se combler un évidement de nos liens de solidarité et de co-responsabilité par le système techno-économique. Les images nous offrent une réalité fragmentée et substitutive dans laquelle tout est interchangeable dans de nouvelles actualisations. Pourquoi on ne distingue plus entre l'acte et le fantasme ? Parce que dorénavant nous préférons le fantasme, la subjectivité contemporaine est prisonnière des fantasmes que lui propose une industrie : ou plutôt il n'y a de sujet que dans le simulacre, la disparition du réel et de l'autre n'est même pas aperçue. Ceux qui sont en position de la percevoir, ne porteront pas atteinte à leur pouvoir ni à leur position, ils en préserveront la compartimentation étanche. La raison ne s'oppose plus au fantasme lorsque la rationalité n'a d'autre fonction que d'élever l'intérêt, de sublimer le profit, de légitimer le contrôle gestionnaire. Il est vrai que l'on fait tout aujourd'hui au nom de la saine gestion ! Il suffit de voir les exclusions, les violences, ... qu'il légitime pour comprendre ce qu'est l'« intérêt supérieur » : ce qui est supérieur à l'humain, soient l'argent, la marchandise et l'image-vedette !

Les essais de Chamberland se suivent avec force, composent l'unité d'un livre sur le devenir humain. Nous disons volontiers que la société est devenue notre seconde nature, mais c'est une appellation trop douce pour un système qui fait de nous moins qu'un client mais un produit, moins qu'un instrument mais un matériau, moins qu'un stéréotype mais une copie : pour parler de cette nouvelle

condition un langage de la régression est de rigueur : viande pressée, intestin irresponsable, fœtus dressés, momie programmée, cadavre manipulé, ... comme si l'effort de dire l'éradication du sujet et la perte du symbolique devait se traduire symptomatiquement par un appauvrissement de nos moyens d'expression et de pensée. Mais peut-être s'agit-il plutôt d'une réaction contre la langue du mensonge généralisé, contre le discours qui nous assure que ça ne va pas si mal et qui justifie l'indifférence envers autrui.

La religion du profit est organisée autour d'une **trinité** : Capital/Pouvoir/Sexe. Paul Chamberland déplace quelque peu ces notions et nous parle d'une trinité Argent/Abstraction/Analité. En effet la notion d'abstraction exprime mieux le nouveau pouvoir, qui est un savoir-pouvoir. La notion d'analité exprime mieux la régression dans le symbolique provoquée par le règne de l'illimité, sinon un emballement du symbolique qui fait basculer l'humanité dans la Nuit fécale. Il ne s'agit pas tant de constater un vide de sens, mais que le sens lui-même, le fait pour une chose d'être significative, cela est devenu obsolète. En fait, notre alibi technologique nous laisse espérer que nous saurons toujours repousser les limites, que nous saurons vaincre la mort.

Il faut d'emblée répondre à deux objections : l'élitisme et l'oubli des barbaries du passé. On croit trouver en ces pages une horreur de la **masse**, du divertissement en masse tout comme de la tuerie en masse. C'est que tout est extériorisé dans la masse, tout revient à cette fatalité accablante de l'humanité du XXI^e siècle, nous n'y retrouvons pas le « nous » d'un désir de façonner son monde, nous y retrouvons encore moins l'intériorité nécessaire à la vie responsable. Cette horreur de la masse n'est pas élitiste, au contraire, les symptômes de la régression ne se manifestent pas seulement chez les défavorisés (violence des banlieues, sans-emplois, etc.), elle renvoie le problème aux « professionnels », aux « corporatifs », aux « collègues » — ceux qui ont le pouvoir et ne s'occupent que de leur carrière.

Nouvelles accumulations

Ensuite, on ne saurait oublier que l'**Europe a été barbare** et ceci encore tout récemment. Pensons à la révolution industrielle et à la première guerre mondiale, à la deuxième guerre avec ses camps. Pensons à l'éradication des Autochtones des deux Amériques pendant 3 siècles, à la traite des esclaves qui a considérablement enrichi l'Europe du 16^e au 19^e siècles dans une migration forcée de 15 millions d'Africains (1,5 millions seraient morts en effectuant la traversée), etc. Et les barbares seraient les Mongoles venus nous envahir au 13^e siècle ?

Donc, de quelle nouvelle barbarie s'agit-il ? Il s'agit d'un autre flux de population : l'anthrope est arraché à son monde comme l'Africain était arraché à sa terre. Nous sommes propulsés dans un nouveau continent, il se nomme techosphère, où nous ne sommes pas une force brute de travail mais des piles bio-électriques au service des machines, des relais de la dépense dans le piège de la consommation.

On assiste à l'émergence des grands prédateurs (les corporations), à de nouvelles accumulations : il s'agit d'une mise à disposition de toute chose dans une accumulation d'objets et d'équipements sans précédents, afin de définir un monde « objectif ». Aux stockages d'information s'ajoutent les parcs pour humains, les viviers pour enfants, les moulins de la mort et autres abattoirs aux roues dentées (selon l'expression de Arendt). En fait tout est « traité » et « processé », pour ne pas dire technicisé, — afin de prendre place dans un réel restreint, organisé, quantifié, où l'humain et la subjectivité sont devenus irréels. A la reproduction du social assurée par les anciens appareils idéologiques succède aujourd'hui la production perpétuelle du Même qui exige de nous purger de tout rapport interpersonnel, de liquider toute médiation humaine. L'identification à l'autre devenue impossible, nous perdons le « nous ».

Les tâches du poète

Quelles seraient donc, pour Paul Chamberland, les tâches du poète : nous pouvons en esquisser rapidement cinq. Il faut d'abord décélérer l'agitation ambiante (la fièvre marchande, la fièvre de la réussite, les transes de l'accumulation). Il faut ensuite renouveler l'expérience humaine contre

l'anesthésie des sens et l'autisme spirituel. Ce que l'on ne saurait faire qu'à s'exposer soi-même dans une remise en situation de l'humain. Il faut dissoudre les pseudo-autonomies et réaffirmer notre co-appartenance à d'autres économies, cultures, territoires, ... Il faut faire comparaître le monde comme lien indissociable et aussi comme dimension inhérente à notre langage. Finalement, il faut traverser le silence, ressurgir du souterrain : *«Ne plus écrire serait alors la seule façon conséquente de persister en poésie ?»* Vaut-mieux se taire en effet que de devenir soi aussi un ventriloque de la démocratie et un anesthésié communicationnel.

On se rappellera avec sagesse qu'il vaut mieux allumer sa lanterne que de vitupérer contre l'obscurité. C'est pourquoi, après le décompte de ses méfiances, nous terminerons avec l'énumération des attirances qu'avoue Paul Chamberland : la plupart de celles-ci touchent à la subjectivité, il s'agit de découvrir en celle-ci une puissance de fantasmer, . Aujourd'hui la subjectivité est synonyme de « looser », de posture compliquée. On ne voit pas comment elle peut contenir l'humanité, pourtant il semble qu'en chaque individu l'humanité s'accomplit. C'est ainsi que l'on désigne, après Adorno, une vie qui ne connaît pas ce désir d'accomplir l'humanité et tout à la fois de disparaître : c'est une vie mutilée. Dans notre précipitation barbare, les essais de Paul Chamberland nous proposent un ralenti salutaire, de ces ralentis qui permettent à l'ailleurs de se dégager lentement de l'ici. Un ailleurs qui nous revient par après, qui nous revient dans sa poésie.